

(AK, III,
(A 426/B 454) ANTINOMIE DE

PREMIER CONFLIT DES

Thèse

Le monde a un commencement dans le temps et il est aussi, relativement à l'espace, contenu dans certaines limites.

Preuve

Supposons en effet que le monde n'ait, relativement au temps, aucun commencement : dans ce cas, il s'est passé une éternité jusqu'à chaque instant donné et, par conséquent, une série infinie d'états successifs des choses s'est écoulée dans le monde. Or l'infinité d'une série consiste précisément en ce qu'elle ne peut jamais être achevée par une synthèse successive. Donc, une série infinie du monde qui se serait écoulée est impossible : par conséquent, un commencement du monde est une condition nécessaire de son existence ; ce qu'il fallait tout d'abord démontrer.

Pour ce qui regarde le second point, supposons à nouveau le contraire : dans ce cas, le monde sera une totalité infinie donnée de choses existant en même temps. Or, la grandeur d'un *quantum* qui n'est pas donné dans le cadre de certaines limites telles que toute intuition en possède *, nous ne pouvons nous l'imaginer de nulle autre manière (A 428/B 456) qu'à travers la synthèse des parties, et la totalité d'un tel *quantum*, nous ne pouvons nous l'imaginer qu'à travers la synthèse achevée ou à travers l'addition répétée de l'unité à elle-même **. D'où il résulte que, pour se représenter comme un tout le monde qui remplit tous les espaces, il faudrait (AK, III, 296) regarder comme achevée la synthèse successive des parties d'un monde infini, c'est-à-dire qu'il faudrait regarder un temps infini comme s'étant écoulé au fil de l'énumération de toutes les choses coexistantes – ce qui est impossible. D'où il résulte qu'un agrégat infini de choses réelles ne peut pas être considéré comme un tout donné, ni non plus, par conséquent, comme donné en même temps. Un monde, par conséquent, n'est pas infini relativement à l'espace, mais il est contenu dans les limites qui sont les siennes ; ce qui était le second point à démontrer.

* Nous pouvons intuitionner un *quantum* indéterminé comme un tout, quand il est contenu dans des limites, sans avoir besoin d'en construire la totalité en le mesurant, c'est-à-dire par la synthèse (B 456) successive de ses parties. Car les limites déterminent déjà la complétude, puisqu'elles excluent toute autre quantité.

** Le concept de la totalité n'est dans ce cas pas autre chose que la représentation de la synthèse achevée de ses parties, parce que, comme nous ne pouvons pas tirer le concept de l'intuition du tout (dans la mesure où, dans ce cas, elle est impossible), nous ne pouvons le saisir, du moins en idée, qu'à travers la synthèse des parties et en poursuivant celle-ci jusqu'à l'accomplissement de l'infini.

294-295)
LA RAISON PURE (A 427/B 455)

IDÉES TRANSCENDANTALES

Antithèse

Le monde n'a ni commencement ni limites spatiales, mais il est infini aussi bien relativement à l'espace que par rapport au temps.

Preuve

Supposons en effet que le monde ait un commencement. Étant donné que le commencement est une existence que précède un temps où la chose n'est pas, il faut qu'il y ait eu antérieurement un temps où le monde n'était pas, c'est-à-dire un temps vide. Toutefois, dans un temps vide, nulle naissance d'une quelconque chose n'est possible, parce que aucune partie de ce temps plutôt qu'une autre ne possède en soi une condition distinctive de l'existence plutôt que de la non-existence (et cela, aussi bien dans l'hypothèse où le monde naît de lui-même que dans celle où il naît sous l'effet d'une autre cause). Donc, dans le monde, maintes séries de choses peuvent fort bien, certes, commencer d'être, mais le monde lui-même ne peut avoir aucun commencement, et il est par conséquent, par rapport au temps passé, infini.

En ce qui concerne le deuxième point, supposons d'abord le contraire, savoir que le monde soit, relativement à l'espace, fini et limité : dans ce cas, il ne se produirait pas seulement un rapport des choses dans l'espace, mais aussi un rapport des choses à l'espace. Or, étant donné que le monde est un tout absolu en dehors duquel ne se trouve nul (A 429/B 457) objet de l'intuition, et par conséquent nul corrélat du monde avec lequel celui-ci soit en rapport, (AK, III, 297) le rapport du monde à l'espace vide ne serait pas un rapport de celui-ci à un objet. Mais un rapport de ce type, par conséquent aussi la limitation du monde par l'espace vide, n'est rien ; donc le monde n'est nullement limité relativement à l'espace, c'est-à-dire qu'il est infini en étendue *.

* L'espace est simplement la forme de l'intuition extérieure (intuition formelle), mais non pas un objet réel qui puisse être intuitionné extérieurement. L'espace, avant toutes les choses qui le déterminent (qui le remplissent ou le

REMARQUES SUR LA

(A 430/B 458)

I. Sur la thèse

À la faveur de ces arguments qui entrent en conflit les uns avec les autres, je n'ai pas recherché de subterfuges, pour développer (comme l'on dit) une sorte de preuve d'avocat, laquelle se sert à son avantage de l'imprudence de l'adversaire et se plaît à faire ressortir sa référence à une loi mal comprise pour construire ses propres prétentions injustifiées à en produire la réfutation. Chacune des preuves développées ici a été tirée de la nature des choses et on a laissé de côté l'avantage que pourraient nous fournir les erreurs de raisonnements que commettent les dogmatiques des deux camps.

J'aurais pu aussi démontrer en apparence la thèse en commençant par proposer de l'infinité d'une grandeur donnée, selon l'habitude des dogmatiques, un concept incorrect. Infinie est une grandeur telle qu'il ne peut s'en trouver de plus grande (c'est-à-dire une grandeur qui dépasse toujours la multitude de fois où s'y trouve contenue une unité donnée). Or, aucune multitude n'est la plus grande possible, puisqu'une ou plusieurs unités peuvent toujours lui être encore ajoutées. Donc, une grandeur infinie donnée est impossible, par conséquent aussi un monde infini (aussi bien sous le rapport de la série de ce qui est écoulé que relativement à l'étendue) (AK, III, 298) : des deux côtés, le monde est donc limité. J'aurais pu développer mon argumentation sur ce mode ; simplement, ce concept de multitude ne s'accorde pas avec ce que l'on entend par un tout infini. On ne se représente pas par là à quel point ce tout est grand : par conséquent, son concept n'est pas non plus le concept d'un maximum, mais ce qui ainsi se trouve pensé, c'est uniquement (A 432/B 460) sa relation à une unité que l'on doit adopter arbitrairement, par rapport à laquelle il est plus grand que tout nombre. Or, selon que l'unité adoptée sera plus grande

PREMIÈRE ANTINOMIE

(A 431/B 459)

II. Sur l'antithèse

La preuve de l'infinité de la série donnée du monde et de l'ensemble global du monde repose sur le fait qu'il faudrait, dans le cas contraire, qu'un temps vide, de même qu'un espace vide, constituent les limites du monde. Or, il ne m'est pas inconnu que, pour éviter cette conséquence, on cherche des échappatoires en prétendant qu'il serait tout à fait possible qu'il y eût une limite du monde, quant au temps et quant à l'espace, sans qu'il fût besoin d'admettre un temps absolu avant le commencement du monde ou un espace absolu s'étendant en dehors du monde effectivement réel ; ce qui est impossible. Je suis, pour cette dernière partie de l'argumentation, pleinement satisfait par l'opinion des philosophes de l'école (AK, III, 299) leibnizienne. L'espace est simplement la forme de l'intuition extérieure, et non pas un objet effectivement réel susceptible d'être intuitionné extérieurement, et il n'est pas un corrélat des phénomènes, mais la forme des phénomènes eux-mêmes. L'espace ne peut donc intervenir en premier et absolument (par lui seul), dans l'existence des choses, comme une instance déterminante, puisqu'il n'est nullement un objet, mais seulement la forme d'objets possibles. En ce sens, les choses, comme phénomènes, déterminent bien l'espace, c'est-à-dire que, parmi tous les prédicats possibles de celui-ci (grandeur et rapport), elles font que tels ou tels appartiennent à la réalité ; mais, inversement, l'espace ne peut pas, comme quelque chose qui possède en soi-même sa consistance, déterminer la réalité effective des choses du point de vue de la grandeur ou de la figure, parce qu'il n'est en lui-même rien qui soit effectivement réel. Un espace

limitent), ou qui, bien plutôt, donnent une intuition empirique structurée conformément à la forme de l'espace, n'est, sous le nom d'espace absolu, rien d'autre que la simple possibilité de phénomènes extérieurs, en tant qu'ils peuvent soit exister en eux-mêmes, soit venir s'ajouter à des phénomènes donnés. L'intuition empirique n'est donc pas composée de phénomènes et de l'espace (de la perception et de l'intuition vide) L'un n'est pas, par rapport à l'autre, le corrélat intervenant dans la synthèse, mais ils sont unis dans une seule et même intuition empirique, comme la matière et la forme de cette intuition. Si l'on veut poser un de ces deux éléments en dehors de l'autre (l'espace en dehors de tous les phénomènes), il en naît toutes sortes de déterminations vides de l'intuition externe, qui ne sont pourtant pas des perceptions possibles : par exemple, le mouvement ou le repos du monde dans l'espace vide infini, ce qui constitue une détermination de la relation intervenant entre les deux termes qui ne peut jamais être perçue et qui est donc aussi le prédicat d'un simple être de raison.

ou plus petite, l'infini deviendra plus grand ou plus petit ; néanmoins, l'infinité, dans la mesure où elle consiste uniquement dans la relation à cette unité donnée, resterait toujours la même, bien qu'assurément la grandeur absolue du tout demeure totalement inconnue par là – ce dont, de fait, il n'est ici pas question.

Le véritable concept (transcendantal) de l'infinité réside en ceci que la synthèse successive de l'unité, dans la mesure d'un *quantum*, ne peut jamais être achevée *. D'où il résulte de façon tout à fait certaine qu'une éternité d'états réels succédant les uns aux autres jusqu'à un moment donné (le présent) ne peut s'être écoulée, donc que le monde doit nécessairement avoir un commencement.

Pour ce qui regarde la seconde partie de la thèse, la difficulté qui a trait à une série qui soit à la fois infinie et néanmoins écoutée tombe certes d'elle-même ; car le divers d'un monde infini en étendue est donné de manière simultanée. Seulement, pour penser la totalité d'une telle multitude, dans la mesure où nous ne pouvons nous référer à des limites qui constituent par elles-mêmes cette totalité dans l'intuition, il nous faut rendre compte de notre concept (AK, III, 300), lequel ne peut dans ce cas aller du tout à la multitude déterminée des parties, mais doit au contraire démontrer la possibilité d'un tout par la synthèse successive des parties. Or, étant donné que cette synthèse ne saurait constituer une série qui pût jamais être complètement achevée, on ne peut se forger la pensée d'une totalité, ni avant elle ni non plus, par conséquent, à travers elle. Car le concept de la totalité elle-même est dans ce cas la représentation d'une synthèse complètement achevée des parties, et cet achèvement complet est impossible, comme est donc impossible aussi son concept.

* Ce *quantum* contient ainsi une multitude (vis-à-vis de l'unité donnée) qui est plus grande que tout nombre, ce qui est le concept mathématique de l'infini.

peut donc fort bien (qu'il soit plein ou vide) * être limité par des phénomènes, mais des phénomènes (A 433/B 461) ne peuvent pas être limités par un espace vide extérieur à eux. La même considération vaut aussi pour le temps. Tout cela une fois accordé, il est pourtant incontestable que l'on doit absolument admettre ces deux non-choses, l'espace vide extérieur au monde et le temps vide antérieur à lui, dès lors que l'on admet une limite du monde, que ce soit spatialement ou temporellement.

Car, pour ce qui concerne l'expédient grâce auquel on essaye d'éviter la conséquence qui nous conduit à dire que, si le monde (spatialement et temporellement) a des limites, le vide infini doit nécessairement déterminer l'existence des choses effectivement réelles du point de vue de leur grandeur, il consiste uniquement, de façon subreptice, en ce qu'au lieu d'un monde sensible on pense je ne sais quel monde intelligible et qu'au lieu du premier commencement (une existence que précède un temps de non-existence) on pense en général une existence qui ne présuppose pas d'autre condition dans le monde, qu'au lieu de la limite de l'étendue on pense des bornes de l'univers et que par là on met l'espace et le temps hors du jeu. Pourtant, il n'est ici question que du *mundus phaenomenon* et de sa grandeur, à propos de quoi l'on ne peut aucunement faire abstraction des conditions mentionnées de la sensibilité sans supprimer l'essence de ce monde. Le monde sensible, s'il est limité (AK, III, 301), réside nécessairement dans le vide infini. Si l'on veut mettre de côté *a priori* ce vide et par conséquent l'espace en général comme condition de la possibilité des phénomènes, on écarte tout le monde sensible. Dans notre problème, c'est celui-ci qui seul nous est donné. Le *mundus intelligibilis* n'est rien que le concept universel d'un monde en général, où l'on fait abstraction de toutes les conditions selon lesquelles nous intuitionnons ce monde, et vis-à-vis duquel par conséquent absolument aucune proposition synthétique, affirmative ou négative, n'est possible.

* On remarque aisément que ce que l'on veut dire par là, c'est que l'espace vide, en tant qu'il est limité (B 461) par des phénomènes, donc celui qui est à l'intérieur du monde, ne contredit pas du moins les principes transcendants, et l'on pourrait donc, du point de vue de ces principes, admettre un tel espace (bien que par là sa possibilité ne soit pas pour autant d'emblée affirmée).